

Check-point ◀ Chassé-croisé sentimental sur fond de Palestine divisée.

Occupations quotidiennnes

Le Sel de la mer
d'ANNEMARIE JACIR avec Suheir
Hammad, Saleh Bakri... 1 h 49.

La première scène du *Sel de la mer* est un joyau de laconisme ironique, un coup de trique bien appliqué. Soraya, jeune Américaine d'origine palestinienne, se présente pour la première fois à l'aéroport Ben Gourion de Tel Aviv.

Les ennuis commencent dès la police des frontières: «Où sont nés vos parents?» «Au Liban.» «Et votre grand-père?» «Ici.» «Où ici?» «A Yaffa.» «Attendez sur le côté!» Nouvel officier, nouvel interrogatoire, mêmes questions. Avec un petit préambule sur le fait que tout cela est «pour [sa] propre sécurité». La jeune Palestinienne commence à perdre patience: «Religion?» «Agnostique!» «Quelle est l'origine de votre nom?» «Arabe!» Puis c'est la fouille au corps et celle de sa valise, toujours «pour [sa] propre sécurité». Pas un centimètre carré de peau n'échappe au détecteur de métaux et aux gants de chirurgien, même la belle tignasse brune est «fouillée». Pas une affaire qui n'ait été dépliée, ouverte, décortiquée, manipulée. Et au fur et à mesure, l'humiliation prend le dessus sur l'impatience, l'ironie et l'indifférence. Elle emporte tout et laisse Soraya comme nue sur la banquise.

Prison à ciel ouvert. Soraya est une fille de réfugiés palestiniens de 1948. Elle est venue récupérer l'argent de son grand-père, son identité à elle



et la dignité de ses aïeux. Durant son séjour, elle rencontre Emad, fils de réfugiés lui aussi, mais qui a grandi dans le camp d'Al-Amari, près de Ramallah, en Cisjordanie. Ils sont jeunes et scandaleusement beaux, mais en Palestine, même les *love stories* ne sont pas simples. Elle ne rêve que de retour, il ne parle que de partir. Il donnerait tout pour sortir de cette prison à ciel ouvert délimitée par le mur de séparation, les patrouilles militaires, les *check-points* israéliens et les préjugés

En Palestine, même les *love stories* ne sont pas simples.

PHOTO LOLA REBOUD

sociaux inhérents à la société palestinienne.

Hold-up. Elle lui plaît autant qu'elle l'énerve avec son «*yes we can*» très obamanien. «Tu crois que la Palestine, ce sont des oranges?!», s'énerve-t-il. Après un hold-up très *Bonnie and Clyde*, une cavale sentimentale à trois vaguement inspirée de *Jules et Jim*, ils verront chacun la maison de leurs ancêtres, ou plutôt, ceux qui l'occupent pour ce qui la concerne, et ce qu'il en reste dans son cas à lui. Evidemment, les Juifs

restent sourds à la douleur des Arabes et les Arabes ne peuvent accepter un présent bâti sur l'amnésie.

Mais le film, le premier d'Annamarie Jacir, n'est jamais meilleur que dans ses petites scènes de la vie quotidienne sous occupation. Comme lorsque la caméra capte l'inénarrable injonction environnementale — «*Keep clean the terminal*» — placardée dans l'inhumain point de passage de Qalandiya, entre Ramallah et Jérusalem.

◀ CHRISTOPHE AYAD